Document generated on 06/05/2025 6:39 p.m.

Brèves littéraires

Poèmes

Joël Pourbaix

Volume 11, Number 2, Fall 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5799ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pourbaix, J. (1996). Poèmes. *Brèves littéraires*, *11*(2), 8–12.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JOËL POURBAIX

Des humains harmonieux et cannibales
s'empressent vers leur futur
l'angoisse d'être en retard
ne laisse aucune trace

Jusqu'où ira la peur
ils ne veulent pas de ce trottoir
les dévots du réel tuent
les aventures de la douleur

Il me reste le reste
au bout d'une casquette tendue
ma danse ma respiration
mille raisons de vivre

Une ombre trop blanche attend la rue
sans un mot l'auto s'arrête
abri glacé d'une vitre entrouverte
les marchands de chair calculent
l'ennui né de l'espoir

Des corps brûlent loin de leur âme
des âmes brûlent loin de leur corps
un arbre gris cisaille le ciel
depuis longtemps depuis maintenant

L'époque sans dieu ni lieu
l'époque est le dieu et le lieu

On nous a menti
nous ne sommes pas nés
pas ici pas la poussière

Femmes et hommes étendus dans ce parc
leurs joues plongées dans l'herbe
ils écoutent l'imperceptible
l'odeur de la terre agit

Puis l'on se retourne vers le ciel
gouttes aux bras aux mains
la tête nue sous la pluie
des fenêtres bleues ouvrent les visages
pour échapper à la mort la vie s'exile

Parfois la réalité est inconnaissable
libre comme l'eau
la saveur d'une voix me revient
elle n'apprend pas à s'évanouir

Tu avais taillé dans l'os
toutes les lettres de l'alphabet
guirlandes sur tes seins
ces silences arrachés aux décors

Quand le monde n'est plus une illusion
que l'on peut fuir
le saut impossible du regard
doit passer par la bouche
la mienne et la tienne
nos pensées pauvres miettes
mais un festin au bout de la nuit